

Marie-Dominique PHILIPPE, o.p.

Saint Thomas

docteur



Témoin
de
Jésus

SAINT-PAUL

**SAINT THOMAS
DOCTEUR
TÉMOIN DE JÉSUS**

Marie-Dominique PHILIPPE, o.p.

**SAINT THOMAS
DOCTEUR
TÉMOIN DE JÉSUS**



ÉDITIONS SAINT-PAUL • PARIS-FRIBOURG
1992

Nihil obstat :

fr. Ch.-V. HÉRIS, o.p.

Maître en théologie

fr. J. PÉRINELLE, o.p.

lect. en théol.

Imprimi potest :

fr. N. DUCATILLON

Prieur provincial, o.p.

Imprimatur :

Friburgi, die 13. Junii 1956

L. WAEBER, *v. g.*

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous les pays.

© 1992 Editions Saint-Paul, 6 rue Cassette, 75006 Paris
ISBN 2-85049-501-8

Préface à la seconde édition

Le saint, le serviteur

On peut regarder saint Thomas comme le saint... Pour comprendre la sainteté de saint Thomas, il faut voir comment il regarde saint Jean. Quand les saints parlent d'autres saints, ils révèlent leur secret ; et saint Jean est celui dont saint Thomas est le plus proche. On dit souvent que saint Thomas est plus proche des autres évangélistes ou de saint Paul ; certes non. Un prédicateur est peut-être très proche de saint Matthieu – c'est ce qu'on dit de saint Dominique qui portait toujours

cet évangile sur lui –, mais un théologien et un contemplatif sont plus proches de saint Jean. Saint Dominique était certes un contemplatif, mais il était plus apôtre. Saint Thomas a très vite compris ce que l'Esprit Saint réclamait de lui : être celui qui offrait son intelligence à Dieu pour réaliser quelque chose dont l'Eglise avait besoin, sa théologie scientifique. Et saint Thomas, dans sa sainteté, comprend et essaie de préciser la sainteté de saint Jean. C'est très éclairant. Il dit que saint Jean est particulièrement aimé de Jésus pour trois raisons ; cela, dans son *Commentaire sur saint Jean* où saint Thomas livre ses secrets beaucoup plus que dans la *Somme théologique*. Il sait qu'on ne peut pas savoir pourquoi Jean est le disciple bien-aimé – c'est par pure gratuité et non à cause de telle ou telle qualité. Cependant, le théologien éprouve la nécessité de préciser pourquoi : c'est très étonnant et très joli.

Il donne donc trois raisons. D'abord, la perspicacité de son intelligence – c'est bien Thomas d'Aquin. Un maître aime toujours plus des disciples attentifs, intelligents, c'est l'expérience de Thomas d'Aquin. Il ne dit pas que saint Jean est plus intelligent ni qu'il raisonne davantage. Il parle de la perspicacité de son intelligence. La perspicacité exprime la qualité d'une intelligence capable de discerner ce qu'est l'homme. Cela regarde la connaissance affective, aimante, de l'homme qui découvre l'homme, de l'homme qui cherche la vérité et qui atteint la vérité tout entière, la vérité plénière, Dieu. La perspicacité de l'intelligence est au point de départ

de la contemplation ; on ne peut pas être contemplatif s'il n'y a pas cette perspicacité de l'intelligence, s'il n'y a pas cette soif de pénétrer toujours plus avant. Cela exprime la soif d'aller toujours plus loin.

Saint Thomas parlant de l'intelligence dit qu'*intelligere* c'est *intus legere*, lire de l'intérieur... C'est une étymologie très particulière, mais amusante ! On est intelligent quand on ne s'arrête pas à l'extérieur. Quand on s'arrête à l'extérieur, à l'apparence, c'est très superficiel. Quand on est intelligent, on essaie de comprendre de l'intérieur, de saisir les choses de l'intérieur ; on peut les saisir de l'intérieur en les aimant. Dès qu'on aime, on saisit les choses de l'intérieur et non plus de l'extérieur. Juger selon les apparences, c'est juger de l'extérieur. Juger en vérité un être humain, c'est le saisir à travers ses intentions. Donc, la première qualité de Jean est la perspicacité de l'intelligence ; et c'est la première qualité de saint Thomas dans sa sainteté.

La pureté du cœur : on comprend très bien cela. On ne peut être saint que s'il y a cette pureté du cœur, la béatitude des cœurs purs. La perspicacité de l'intelligence est liée à la sagesse : la sagesse donne cette perspicacité de l'intelligence parce qu'elle nous fait regarder les personnes et découvrir leur vérité en les aimant. La sagesse implique l'amour ; et on ne peut pas être perspicace dans l'intelligence à l'égard des personnes sans l'amour. Mais on ne peut pas non plus être perspicace sans la pureté du cœur, la béatitude des cœurs purs.

La troisième qualité de saint Jean, pour saint Thomas, est la jeunesse. Il est le benjamin, le plus jeune. Et il garde cette jeunesse : même le vieux saint Jean est jeune, de la jeunesse du cœur. Saint Thomas parle de la jeunesse de saint Jean en disant qu'on peut manifester davantage son amour à l'égard des plus jeunes. C'est une jeunesse du cœur, une capacité d'admiration : ne pas être blasé. La jeunesse du cœur permet de toujours tout redécouvrir ; et quand on redécouvre toujours tout, on est toujours en progrès. La jeunesse est donc la qualité de celui qui progresse tout le temps, qui ne cesse de progresser ; il ne s'arrête pas.

Ces trois qualités regardent les trois vertus théologiques : la perspicacité de l'intelligence, c'est la foi, la foi aimante ; la pureté du cœur, c'est évidemment l'amour ; et la jeunesse, c'est l'espérance. La sainteté, c'est donc les trois vertus théologiques dans leur exercice, dans leur attraction à l'égard du Père, dans leur attraction à l'égard de Jésus crucifié. Jean est saint à la Croix, dans son regard contemplatif, dans la limpidité de son cœur et dans la soif d'être avec Jésus. C'est cela la sainteté de saint Thomas d'Aquin.

Ce saint est un serviteur, un serviteur merveilleux : il donne l'exemple du service le plus important qu'on puisse donner à Dieu après la maternité divine de Marie. La maternité divine est unique ; et la maternité est un service. C'est Marie qui nous aide à comprendre Tho-

mas d'Aquin comme serviteur. C'est la sainteté de saint Jean qui fait comprendre celle de Thomas d'Aquin, mais c'est le service de Marie qui nous fait comprendre celui du théologien. Le théologien est un serviteur. Pour saint Thomas, le serviteur a trois qualités, qui sont données dans l'Écriture : le serviteur est fidèle, il est doux et il est pauvre. N'avons-nous pas là les trois grandes qualités de saint Thomas comme serviteur ?

Le serviteur est fidèle : saint Thomas a un très grand souci d'être le gardien de la parole de Dieu et de ne pas la diminuer. On raconte que saint Thomas pleurait chaque fois que revenait à l'office ce verset du psaume : « Les hommes ont diminué la vérité »¹. Saint Thomas a horreur de diminuer la vérité ; c'est la qualité de ce théologien. Le théologien en effet doit interpréter la Parole de Dieu, c'est son rôle. Il met toute son intelligence, toute sa perspicacité au service de la parole de Dieu. Or on peut très bien être sceptique et diminuer la parole de Dieu. C'est ce qui arrive, hélas, aujourd'hui : les théologiens du soupçon ont peur de contempler, ils ont peur de la grandeur de la vérité. Alors ils la diminuent, ils parlent de la vérité de Dieu selon la capacité de leur intelligence, selon ce qu'ils ont compris de la parole de Dieu. Ils croient que ce qu'ils ont compris de la parole de Dieu égale la parole de Dieu. C'est une terrible erreur, parce que la parole de Dieu dépasse infi-

1. Ps 11, 2 (Vulgate).

niment ce que nous en comprenons. Saint Thomas est le serviteur de la parole de Dieu en sachant ce qui est dit à propos de Marie : elle garde la parole de Dieu², celle qu'elle comprend et celle qu'elle ne comprend pas. Le serviteur fidèle est fidèle non pas seulement à l'égard de ce qu'il comprend mais aussi à l'égard de ce qui le dépasse complètement. Le théologien est gardien de la parole de Dieu, celle qu'il comprend et celle qu'il ne comprend pas. Si on ramène la parole de Dieu à ce qu'on en connaît, à ce qu'on en comprend, on évacue le mystère. Evacuer le mystère, c'est trahir la parole de Dieu : au lieu d'être un serviteur, on est un traître. C'est pour cela que saint Thomas est tellement important pour nous aujourd'hui : il nous montre que le théologien est un serviteur et non pas un maître. C'est ce qui est dit dans l'Évangile : « Vous n'avez qu'un seul maître, le Christ »³. Le théologien est au service de la parole de Dieu ; et il est un serviteur fidèle dans la mesure où il considère toujours que la parole de Dieu est au-dessus de ce qu'il comprend et peut comprendre. C'est le serviteur qui est fidèle ; et sa fidélité consiste à reconnaître qu'il est toujours relatif à quelque chose de plus grand que lui, qui le dépasse.

Le serviteur est doux : la douceur du serviteur... Il est très difficile d'être doux dans la recherche de la vérité et il n'est pas commode pour un serviteur d'être

2. Lc 2, 19. Cf. Mt 13, 23 ; Mc 4, 20 ; Lc 8, 15 ; Lc 8, 21.

3. Mt 23, 10.

doux. Il faut une très grande pureté du cœur, parce qu'il faut comprendre qu'on est possédé par la vérité et non pas qu'on la possède. Quand on est possédé par la vérité, on accepte de regarder toutes les ébauches de recherche de la vérité. Si au contraire on croit posséder la vérité, on devient dur et partisan. Personne n'est plus dur que celui qui est partisan – «tous les autres sont des imbéciles». Le vrai serviteur est doux. On ne peut peut-être être un vrai serviteur qu'à l'égard de l'Eglise – en politique, on devient vite partisan. Et le vrai serviteur est doux parce qu'il est au service de la vérité, au service du bien de l'Eglise; donc au service du Christ, puisque le bien de l'Eglise, c'est le Christ présent dans le cœur des saints. Saint Thomas est un serviteur doux. Cela ne veut pas dire qu'il n'ait plus d'arêtes. Celui qui cherche la vérité a des arêtes très nettes, mais il est doux parce qu'il sait qu'il ne possède pas la vérité; il est donc respectueux de tous ceux qui cherchent la vérité. «Tous ceux qui cherchent la vérité sont mes amis»: c'est ce que fait saint Thomas. Il n'est pas dur pour ceux qui balbutient encore dans leur recherche de la vérité. C'est pourtant une des choses les plus difficiles d'être doux en cherchant la vérité, de respecter ceux qui vont moins loin, ceux qui trébuchent, ceux qui font des mélanges, ne voyant pas suffisamment certaines distinctions, ce qui les empêche d'aller plus loin.

Serviteur pauvre: le serviteur est au service de la recherche de la vérité; il ne la possède pas, donc il ne fait pas de la recherche de la vérité son œuvre en excluant

tous les autres, prétendant qu'il est le seul à être capable de chercher la vérité. Il est là aussi très important de comprendre saint Thomas, serviteur pauvre de la vérité, lui qui considérerait que son œuvre n'était rien par rapport au mystère de Dieu.

Cet aspect de serviteur de la vérité est parallèle au mystère de Marie qui est la servante par excellence ; ce sont les deux grands services pour l'Eglise : celui de la Mère qui forme le Corps du Christ, le Corps du Verbe incarné et celui du théologien tout entier serviteur de la vérité. Ces deux services impliquent la contemplation, ne peuvent pas se séparer de la contemplation. C'est pour cela que le théologien peut être fidèle, doux et pauvre. Sans la contemplation, il serait dur, partisan ; il ne serait plus fidèle ; il ramènerait tout à son vécu de théologien, projetterait ce vécu sur le mystère et ferait donc erreur ; il ferait son œuvre. Il faut aimer saint Thomas parce qu'il est vraiment le serviteur de la vérité.

Les deux services extrêmes sont donc la maternité divine de Marie et le service du théologien qui est en complémentarité avec Marie. Le théologien essaie de montrer que l'enseignement du Christ, l'enseignement de tous les prophètes, est un enseignement en vue de la vérité : «Après avoir, à bien des reprises et de bien des manières, parlé jadis à nos pères par les prophètes, Dieu, en cette fin des jours, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses et par qui il a

fait les mondes»⁴. On doit tout mettre au service de cette vérité, y consacrer son intelligence. On doit donc mettre toute son attention à ce service de la vérité et se dépenser le plus possible au service de cette vérité qui est le Christ. C'est pour cela qu'être serviteur dans l'Eglise pour chercher la vérité est une chose si grande ; et cela ne peut être vécu que si Marie est là – les deux services éminents de l'Eglise. Il est très important de le comprendre, autrement on ne saisit pas la place de Thomas d'Aquin dans l'Eglise. Marie passe avant lui, c'est évident, mais comme serviteur Thomas d'Aquin a une place très particulière parce qu'il est le *théologien*. Le théologien sait offrir son intelligence, il sait offrir son intelligence à Jésus, à Dieu. Or l'intelligence a des formes différentes : il faut accepter que le théologien les offre pour que tout soit donné à Dieu.

Ce sont donc les deux grands aspects qu'il ne faut jamais oublier quand on regarde Thomas d'Aquin : sa sainteté et son service. Sa sainteté est purement intérieure ; on ne peut la découvrir que si on est l'ami de saint Thomas : saint Thomas nous communique alors ses secrets. Entre amis, on se communique ses secrets. Le serviteur, tout le monde le comprend... Mais on ne peut vraiment saisir saint Thomas comme serviteur que si on le voit à l'intérieur de sa sainteté, parce que le service du théologien ne peut se comprendre qu'à l'inté-

4. Hb 1, 1-2.

rieur de la sainteté. On ne peut pas être un vrai serviteur si on n'est pas saint, c'est-à-dire si on n'est pas l'ami du Christ. Et comme le service de la théologie est le service le plus éminent, plus éminent que le service des pauvres – ce qui scandalise souvent –, cela exige du théologien d'être très proche du Christ. Le service à l'égard des pauvres doit être enveloppé d'un service plus grand, celui de la vérité. N'est-ce pas ce dont l'Eglise d'aujourd'hui a le plus besoin? Dieu demande à chacun tel ou tel service et on doit toujours le faire dans l'obéissance. Etre serviteur dans la recherche de la vérité, c'est comprendre le service de la maternité de Marie qui dépasse tous les services; et tous les autres services dans l'Eglise doivent être accomplis dans la lumière de celui de la maternité divine de Marie. C'est Marie, *sedes sapientiae* qui est la Mère du théologien; et c'est Marie, *sedes sapientiae*, qui est la Mère du serviteur des pauvres. Dans l'Eglise, ces deux services, celui des pauvres et celui de la vérité sont toujours les deux services extrêmes; et l'un ne doit pas exclure l'autre. Si on veut être vraiment serviteur des pauvres, il faut être serviteur de la vérité et si on veut être vraiment serviteur de la vérité, il faut être serviteur des pauvres. N'est-ce pas ce que saint Jean a compris à l'école de Marie? Et saint Thomas, «serviteur spécialisé» de la vérité, n'a jamais exclu le service des pauvres.

Tous les saints sont des serviteurs. Celui qui ne serait pas serviteur ne serait pas un saint, parce que la vocation chrétienne implique le service; et pour être un

serviteur aujourd'hui, il faut être un serviteur spécialisé, non pas comme celui qui fait une œuvre, mais comme celui qui se donne entièrement au Christ et qui accepte d'accomplir ce service. Accepter d'étudier la *Somme théologique* de saint Thomas, et à la suite de saint Thomas essayer de donner son intelligence à Dieu est un service que Dieu nous demande dans l'obéissance à l'Eglise. C'est dans l'obéissance qu'on est serviteur. Alors on maintient la pauvreté, la douceur, la fidélité.

Il est donc très important de regarder saint Thomas comme serviteur de l'Eglise, parce qu'il l'a été pleinement et totalement. La sainteté, encore une fois, est un secret. Si on est seulement historien de saint Thomas, on ne le comprend pas. Thomas d'Aquin est un saint ; et ce saint est un grand serviteur de l'Eglise, dans un service difficile qui a pris toute sa vie. Toute sa vie, il a été serviteur. Un serviteur ne choisit pas son service ; il a les yeux toujours élevés vers son maître⁵ qui lui dit ce qu'il doit faire, à la différence de celui qui papillonne de droite et de gauche, qui est un amateur... N'est-ce pas une des grandes tentations d'aujourd'hui de refuser d'être serviteur, de virevolter constamment ? Le serviteur au contraire sait et reçoit la tâche qu'il doit accomplir ; il a une tâche à accomplir, il l'accepte pleinement et il fait tout pour l'accomplir. Il y a donc un sérieux du serviteur. Mais il accomplit son service dans un esprit d'enfance, donc dans un amour. L'esprit

5. Ps 123, 1-2.

d'enfance qui supprimerait le serviteur confondrait l'esprit d'enfance *évangélique* et l'infantilisme. On peut rester toute sa vie un enfant psychologiquement : on ne peut rien confier à quelqu'un qui reste un enfant au niveau psychologique, aucune responsabilité, alors qu'il faut être un serviteur auquel on puisse confier une tâche. On est donc serviteur, avec un esprit d'enfance ; et cet esprit d'enfance nous permet de comprendre que ce que nous faisons, notre œuvre, n'est pas notre finalité. «J'ai soif»⁶ : le cri de soif montre que la finalité demeure toujours d'être l'ami de Jésus. L'ami, c'est celui qui contemple et qui aime. Mais l'ami véritable reste un serviteur et le service implique un travail et une tâche à accomplir. Il est merveilleux de voir cela chez saint Thomas. Saint Thomas est très lucide comme serviteur ; il sait ce qu'il doit faire pour l'Eglise : être un théologien et un théologien qui va le plus loin possible dans l'intelligence de la parole de Dieu. Saint Thomas n'avait pas à être un philosophe : pour lui, le Philosophe est Aristote. C'est le coup de génie de saint Thomas, la perspicacité de son intelligence d'avoir choisi Aristote comme maître au niveau philosophique. Saint Thomas parlait à une chrétienté qui avait besoin d'une théologie. Pour nous, c'est très différent : nous sommes après le Concile de Trente, après le Concile Vatican II. Or Vatican II demande l'ouverture au monde, c'est l'originalité de ce Concile. L'ouverture au monde réclame de comprendre ce qu'est l'homme, pour lui donner la lumière, la

6. Jn 19, 28.

vérité. L'ouverture au monde, c'est donc une exigence philosophique, que Dieu nous demande. Si on n'a pas cette capacité, cette «compétence philosophique», on se laisse entraîner par l'homme d'aujourd'hui et on ne sanctifie pas l'homme. Les philosophies d'aujourd'hui ne cherchent plus la vérité mais sont séductrices, elles deviennent des idéologies. Il faut donc chercher la vérité à tout prix pour ne pas se laisser séduire. Il ne s'agit donc pas de répéter systématiquement et matériellement saint Thomas comme l'a fait la scolastique décadente, mais de remonter aux sources mêmes de saint Thomas. Il faut comprendre que Thomas d'Aquin est un théologien, c'est-à-dire un ami du Christ et un serviteur qui a assumé Aristote pour découvrir avec plus de précision la vérité philosophique. Nous, nous sommes après Hegel, le grand génie philosophique de notre modernité, et après Luther. On ne peut pas répondre à Hegel par la théologie. Luther, Hegel exigent de revenir à la philosophie; c'est une exigence radicale parce qu'ils font une nouvelle synthèse, ils ont une nouvelle vision théologique qui est fausse. Il faut donc montrer leur erreur fondamentale pour pouvoir sauver l'homme moderne. On le sauve par le cœur, mais ce n'est pas suffisant: son intelligence est faussée et il accepte n'importe quel venin. L'homme d'aujourd'hui est sans abri et est capable de se laisser prendre par n'importe quelle séduction. Ne faut-il pas être capable de lui montrer la différence entre la séduction et l'attraction de l'amour; entre le vrai, le bien et le beau? Il faut montrer cela concrètement dans la vie de l'homme. Ce n'est pas par la séduction

qu'on devient un saint, mais par l'attraction de l'amour et la recherche de la vérité. Il est donc très important de comprendre ce qu'est Thomas d'Aquin. Nous ne pouvons pas imiter saint Thomas, ce n'est pas ce que Dieu nous demande ; mais ne faut-il pas comprendre qu'il est un saint et que nous devons être à sa suite des saints qui ont de fait un très grand sens de la vérité et du service que l'Eglise nous demande aujourd'hui ?

Devant Pilate qui l'interroge : *Tu es donc roi ? Jésus répondit : Tu le dis, je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité : quiconque est de la vérité écoute ma voix*¹.

Toute la vie terrestre du Christ a été de rendre témoignage à la vérité. Il est venu nous révéler l'amour de son Père, l'amour que le Père lui porte et l'amour que le Père nous porte, puisque la vérité ultime, dernière, que seul le Fils qui connaît le Père pouvait nous révéler, c'est que *Dieu est Amour*.

Cette vérité, il en rend témoignage d'une manière intime à Bethléem, à Nazareth, pour Marie et Joseph. Il en rend témoignage publiquement, dans sa vie apostolique, par sa prédication. Il en rend témoignage, d'une manière ultime, par sa mort.

Tous les chrétiens, à la suite de Jésus, doivent être des témoins de la même vérité. Mais leur témoignage

1. Jn 18, 37.

se réalise de manières très diverses, quelquefois comme celui de Jésus à Nazareth, d'une manière très cachée – à l'intérieur de la famille, des parents chrétiens doivent être témoins de la vérité divine pour leurs enfants –, quelquefois d'une manière ultime, en vivant du martyre de Jésus – parmi ces témoins, n'oublions pas les Saints Innocents, témoins non en parlant, mais en mourant. D'autres encore sont témoins de ce mystère d'Amour par leur travail apostolique, leur prédication, leur enseignement.

I. Saint Thomas témoin par sa vie vouée à la vérité

Parmi les Apôtres du Christ, et tout spécialement parmi les Docteurs de la vérité, frère Thomas d'Aquin tient une place de choix. Toute sa vie a été consacrée d'une manière extraordinairement assidue à cette recherche de la vérité. Au Mont Cassin, affirme Guillaume de Tocco, «on le vit, conduit par un instinct divin, chercher, d'une manière étonnante, à connaître Dieu qu'il ne connaissait pas»². «Il n'était pas bavard: déjà il commençait, taciturne, à méditer en lui-même.» Lors-

2. GUILLAUME DE TOCCO, *Saint Thomas d'Aquin, sa vie*, trad. par R. P. Pègues et M. Maquart, Paris 1925, p. 29.

que sa famille, furieuse de son entrée dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, le fit emprisonner, on raconte qu'alors «Dieu, dans sa miséricorde, l'illumina tellement des rayons de l'intelligence spirituelle que, durant sa captivité, il lut en entier la Bible»³. Jeune étudiant auprès de Maître Albert à Cologne on nous dit que : «Comme il cachait, taciturne, sous le voile d'une étonnante simplicité, tout ce qu'il apprenait du Maître et ce que Dieu lui infusait miséricordieusement, ses frères se mirent à l'appeler le 'Bœuf muet' »⁴. «Il progressait ainsi, taciturne, sans que les hommes eussent de son progrès la moindre idée, lorsque Maître Albert commença à commenter le livre des *Noms divins* du bienheureux Denys. Le jeune homme écoutait la leçon avec plus d'attention que jamais. Un étudiant qui ignorait quelle puissante intelligence se cachait en lui, voulut s'offrir, par compassion, à lui répéter la leçon. Thomas, dans sa profonde humilité, accepta en le remerciant. L'étudiant commença sa répétition, mais se trompa. Frère Thomas, comme recevant déjà de Dieu la permission de parler, reprit la leçon distinctement, et, au cours de la répétition, ajouta beaucoup de choses que le Maître n'avait pas dites»⁵.

Un des traits de sa vie que les témoins au procès de canonisation ont le plus souligné, c'est son assiduité

3. *Op. cit.*, pp. 35-36.

4. *Op. cit.*, p. 42.

5. *Op. cit.*, pp. 42-43.

au travail et sa capacité extraordinaire de concentration, de contemplation. «Notre Docteur, note Guillaume de Tocco, était, en outre, merveilleusement contemplatif et adonné aux choses célestes : la majeure partie de son être était étrangère aux réalités sensibles, tant toute sa personne soupirait après les choses du ciel. C'était même au point qu'on l'eût cru davantage là où tendait son âme que là où habitait son corps.»

«Il était admirable de voir comment cet homme se servait des sens et se comportait vis-à-vis des choses sensibles, à table ou en compagnie des autres personnes, si nobles fussent-elles. Alors qu'en ces circonstances, les hommes ont coutume d'être distraits, lui s'élevait subitement vers les choses célestes, comme s'il était non pas où se trouvait son corps, mais où son âme désirait être...»⁶.

Guillaume de Tocco raconte l'histoire de frère Thomas à la table du roi de France, saint Louis. La rencontre de ces deux si grands saints est chose étonnante. Frère Thomas, devant l'invitation du roi, s'excuse d'abord, prétextant son travail. Il fallut l'ordre exprès du Roi et du Prieur pour qu'il accepte : «Référant à l'ordre formel du Roi et du Prieur, il quitta son travail, mais il vint chez le Roi, ayant dans son esprit le sujet dont il s'occupait dans sa cellule. Pendant le repas, il se trouvait près du Roi ; tout à coup, inspiré sur la vérité de

6. *Op. cit.*, p. 104.

foi, il frappa sur la table et dit : ‘A présent c’en est fait de l’hérésie des Manichéens.’ ‘Maître, lui dit le Prieur en le touchant, faites attention, vous êtes en ce moment à la table du Roi de France.’ Et ce disant, il le tire fortement par la chape, pour le faire sortir de son état d’abstraction. Thomas, comme revenant à la réalité sensible, s’inclina vers le saint Roi et lui demanda pardon d’avoir eu une telle distraction à sa table. Le Roi fut rempli d’admiration et édifié, il appela un secrétaire et fit rédiger par écrit, en sa présence, ce que le Maître conservait dans le secret de son âme...»⁷.

Une vie qui est totalement donnée à la recherche de la vérité et à la contemplation de Dieu et de ses mystères, est un merveilleux témoignage rendu à l’*Absolu de la Vérité*, surtout quand celui qui le donne est quelqu’un qui, délibérément, contre vents et marées, a choisi cette orientation de vie. On sait combien frère Thomas a voulu entrer dans l’Ordre de saint Dominique pour s’adonner avec une générosité plénière à la contemplation de la vérité, à la recherche de Dieu et du Christ. On peut dire que le désir premier qui oriente toute sa vie – le désir de connaître Dieu –, ce désir s’est comme noué, concrétisé dans ce choix : suivre en mendiant, en pauvre, le Christ, dans la pensée que c’était le moyen le plus efficace de trouver Dieu et de le connaître. Aussi cette recherche contemplative de Dieu réalise-t-elle en la vie de frère Thomas un très grand désintéressement,

7. *Op. cit.*, p. 105.

une très grande humilité, une très grande douceur. Cet homme, si intelligent, si génial, est très doux dans les disputes avec ceux qui ne pensent pas comme lui, car il est le disciple de Celui qui est «doux et humble de cœur»⁸. A travers sa vie si laborieuse, il apparaît bien comme le serviteur fidèle et doux du Christ, comme son serviteur pauvre et inutile. Il est vraiment le modèle du *théologien* vouant toutes les énergies de son intelligence et de son cœur au service de la foi en la parole divine, au service de la foi en le mystère du Christ. Les dernières paroles qu'il adresse, avant de mourir, à Jésus présent sous les espèces eucharistiques, sont significatives : «Je te reçois, prix de la rédemption de mon âme ; je te reçois, viatique de mon pèlerinage, pour l'amour duquel j'ai étudié, veillé, travaillé, prêché et enseigné : je n'ai jamais rien dit contre toi, mais si j'ai dit quelque chose par ignorance, je ne m'opiniâtre pas dans mon sens ; mais si j'ai mal dit quelque chose, j'abandonne tout à la correction de l'Eglise romaine»⁹.

Se faisant l'écho de ses contemporains, Guillaume de Tocco n'hésite pas à comparer frère Thomas à Moïse, le serviteur de Dieu. «On peut dire aussi d'une manière approfondie et en image qu'il fut comme un autre Moïse... A Moïse, le Seigneur parle du buisson, sous la figure d'une flamme ardente...»

8. Mt 11, 29.

9. *Op. cit.* Cf. *Déposition du 18^e témoin*, p. 289.

« Thomas est instruit comme si Dieu lui eût parlé ; envoyé à ses frères, accompagné de signes admirables et de prodiges, il est choisi comme conducteur du peuple... »

« Comme Moïse, sous la double colonne de nuée et de feu, il fait sortir les fidèles des ténèbres de l’Egypte par la double science dont il est orné... »

« Il est le Moïse qui, du rocher de l’Ecriture difficile à entendre, fait jaillir en abondance, par sa prière humble, les eaux de la divine Sagesse... »

« Il est le Moïse qui gravissait le mont de la contemplation divine, non sans que le doigt de Dieu, tel un stylet, l’eût écrite dans son esprit, sous l’image de deux Tables, la science de la plus haute contemplation des choses divines, contenues dans les deux Testaments. »

« Comme Moïse encore dont la face est devenue, de son commerce avec Dieu, si resplendissante que les enfants d’Israël doivent, pour le regarder, se voiler le visage. Tel est ce Thomas que Dieu avait décrété d’illustrer entre tous : pour le contempler, le visage de plusieurs, aujourd’hui, demeure voilé, les regards de leur intelligence obscurcie par une aveugle jalousie ou par les ténèbres de l’ignorance ne pouvant atteindre la face de l’intelligence de ce Docteur. »

«Nouveau Moïse, il parle face à face au Seigneur : il comprit aussi clairement les mystères divins que Dieu daigna lui révéler que s'il eût vu ouvertement la face énigmatique de Dieu dans les Ecritures.»

«Ses fréquentes extases font croire qu'il eut, des mystères divins, une vision dépassant l'intelligence humaine, qui absorbait son esprit tout entier...»

«La grandeur et l'excellence des choses qu'il lui avait été donné de voir lui faisaient dédaigner ce qu'il avait étudié et écrit ; sur la fin de sa vie surtout on le vit bien lorsque, pris de stupeur devant l'immensité de la révélation dont il fut gratifié, il cessa d'écrire...»¹⁰.

Si Moïse est le serviteur de Dieu par excellence dans l'Ancien Testament, parce qu'il donne au peuple d'Israël la Loi, le Décalogue, selon la Loi Nouvelle – après la «Servante» qui a formé le Corps de la Sagesse divine incarnée –, le théologien qui met au service de cette même Sagesse toutes les ressources de son intelligence humaine mérite le titre de serviteur du Christ. Car la Loi Nouvelle étant une Loi d'Amour, le serviteur de cette Loi est celui qui défend les droits absolus de l'Amour et qui en manifeste toutes les exigences. Voilà le rôle propre du théologien, du Docteur.

10. *Op. cit.*, pp. 51-52.

II. Saint Thomas témoin par sa doctrine

Puisque c'est comme Docteur que frère Thomas est témoin du Christ, il ne suffit pas de regarder les dispositions intérieures selon lesquelles il a réalisé ce témoignage – cette vie de chrétien totalement consacrée à la recherche et à la contemplation de la vérité –, il faut encore considérer son œuvre de Docteur. Par là nous comprendrons combien ce serviteur a exploité merveilleusement les cinq talents que Dieu lui avait donnés.

L'œuvre de saint Thomas trouve comme sa «synthèse» dernière dans la *Somme théologique*; aussi est-ce surtout elle que nous regarderons, sans l'isoler pour autant des commentaires scripturaires, celui surtout de l'Evangile de saint Jean, dont elle demeure inséparable.

La *Somme théologique* se présente à nous comme un «tout» organique extraordinairement ordonné; c'est une œuvre de *sagesse*, dont chaque partie est parfaitement harmonisée avec l'ensemble: «le propre du sage, c'est d'ordonner», reconnaît frère Thomas à la suite du Philosophe. La *Somme* est une grande œuvre architecturale, belle par son harmonie, profonde et riche par l'intensité de ses lumières sur les mystères divins.

Dans la première partie de la *Somme*, saint Thomas étudie le mystère de Dieu considéré en lui-même, ses manières d'exister et de vivre, sa vie personnelle de

connaissance et d'Amour, sa vie de Père, de Fils et d'Esprit Saint. Il considère ensuite le mystère de Dieu dans son activité de Créateur, de celui qui réalise en artiste et en père l'univers angélique et l'univers humain.

Saint Thomas regarde chacun de ces deux grands moments de la Création des réalités «visibles et invisibles». Mais comme il écrit sa théologie pour les hommes – les anges n'en ont pas besoin – la deuxième partie de la *Somme* considère le retour de l'homme vers Dieu, la manière dont l'image doit rejoindre son modèle, sa source, sa fin ultime : Dieu. La morale, pour saint Thomas, c'est l'épanouissement humain et divin de l'homme accomplissant les préceptes de Dieu. C'est vraiment le retour de l'enfant à la maison du Père et la réalisation de la tâche imposée au serviteur.

Mais ce retour est en réalité celui du «prodigue» à la maison du Père, car l'homme a péché et toute la race humaine depuis Adam est née dans le péché. C'est pourquoi, en troisième lieu – dans la *tertia pars* – saint Thomas considère le mystère du Sauveur, du Rédempteur qui ramène la brebis perdue au bercaïl. Enfin, saint Thomas étudie le mystère de la gloire et celui des sacrements. Ce dernier traité est resté inachevé.

Dans cette synthèse théologique le primat du *Nécessaire* est manifesté : Dieu seul est l'Etre nécessaire, la Trinité est la seule vie nécessaire. On pourrait être tenté de dire que, dans une telle lumière théologique, le Christ

nous apparaît comme du contingent, puisque, de fait, Dieu aurait pu ne pas réaliser ce mystère d'Amour. Dans ces conditions, il semble qu'il y ait comme une certaine dualité dans le témoignage de frère Thomas : il y aurait le témoignage du saint, serviteur fidèle du Christ, et le témoignage du théologien et du Docteur, témoignage rendu avant tout à la vérité absolue, à la transcendance de Dieu. Thomas d'Aquin, Docteur angélique, serait le Docteur du mystère de Dieu considéré avant tout dans la nécessité de son Etre et de sa Vie. Il ne serait pas le Docteur du mystère du Christ. Il faudrait toujours bien distinguer la théologie de saint Thomas, théocentrique, de celle d'autres théologiens, christocentrique...

On comprend comment un regard rapide et assez matériel sur l'œuvre de saint Thomas peut conduire certains à de telles affirmations. Mais une étude plus approfondie de la doctrine de frère Thomas nous montre qu'être le Docteur du *mystère de Dieu*, loin d'empêcher d'être le Docteur du mystère du Christ permet au contraire de l'être souverainement. Le vrai Docteur du Christ Sauveur ne peut être que celui qui a longuement contemplé Dieu en son mystère personnel de Père, de Verbe, d'Esprit Saint, puisque le Christ est Dieu. Avant d'être homme, il est Dieu. « Avant qu'Abraham fût engendré, je suis »¹¹. Cependant, il est bien évident que nous ne pouvons pénétrer pleinement dans le mystère

11. Jn 8, 58.

de Dieu que par le mystère du Christ. Saint Thomas l'a compris avec une extrême acuité. Le mystère du Christ est bien le centre de toutes ses réflexions théologiques.

Commentant ce passage de l'Épître aux Colossiens où saint Paul affirme que «dans le Christ sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science»¹², saint Thomas se pose la question: «Est-ce que par la connaissance du Christ l'intelligence est satisfaite?» Il répond: «Oui, parce qu'en lui sont tous les trésors. Dieu a la connaissance de toutes choses et cette connaissance est comparée à un trésor: *Infinitus enim est thesaurus hominibus*»¹³.

Le propre du trésor, c'est l'assemblage des richesses. Quand les richesses sont éparpillées, on ne parle plus de trésor. Il faut, pour qu'il y ait trésor, que les richesses soient ramenées à l'unité. Or c'est bien ce qui arrive dans le mystère du Christ: «La Sagesse divine et tous les trésors divins se trouvent en le Christ. En effet, la sagesse est la connaissance des choses divines, tandis que la science est la connaissance des créatures. Or tout ce qui, au sujet de Dieu, peut être connu et appartient à la sagesse, Dieu le connaît abondamment en lui-même, en totalité. De même, tout ce qui peut être connu des créatures, il le connaît en lui-même d'une manière sur-

12. Col 2, 3.

13. Sag 7, 14.

minente. Tout ce qui est dans la sagesse de Dieu est dans son *Verbe unique*, parce que par un seul acte d'intelligence Dieu connaît tout...» C'est pourquoi, dans le Verbe se trouvent tous les trésors de la sagesse et de la science, bien que cachés pour nous, qui n'avons pas des yeux limpides, mais chassieux (jeu de mots de saint Thomas : *limpidus, lippus*). *Adhuc modicum lumen in vobis est* ¹⁴.

Dans le Verbe incarné, ces trésors sont doublement cachés pour nous. On n'atteint Dieu créateur que par les créatures, et le Verbe, qui se révèle à nous par et dans la foi, se voile sous la chair humaine. C'est pourquoi nous devons mettre toute notre attention à découvrir ces trésors dans le Christ «comme lorsqu'on sait que quelqu'un possède un cierge voilé, on ne recherche pas de lumière autre part, mais on désire que celui qui possède ce bien le révèle. C'est pourquoi il ne faut chercher la sagesse que dans le Christ. *Non existimavi me aliquid scire, nisi Christum Jesum* : 'J'ai estimé ne rien savoir parmi vous que Jésus et Jésus crucifié' ¹⁵. 'Lorsqu'il se révélera, nous serons semblables à lui' ¹⁶, c'est-à-dire, sachant toutes choses. De même, celui qui posséderait un livre où serait toute la science ne chercherait qu'à connaître ce livre. Ainsi, nous-mêmes, il ne nous faut pas chercher au-delà du Christ» ¹⁷.

14. Jn 12, 35. Cf. *Super ep. ad Col. lect.*, 2, nos 81-82.

15. 1 Cor 2, 2.

16. 1 Jn 3, 2.

17. *Super ep. ad Col. lect.*, 2, n° 82. Relevons les deux exemples dont

Si donc le traité du Christ, dans la *Somme*, vient en troisième lieu, pour «achever», «consommer» toute l'enquête théologique, comme le note expressément saint Thomas : «Il est nécessaire, pour la consommation de toute l'économie de la théologie, de considérer le Sauveur»¹⁸, c'est précisément parce que, dans la *Somme*, saint Thomas est soucieux d'un ordre didactique et scientifique. Il faut donc progresser du plus simple au plus complexe. On ne peut étudier scientifiquement le mystère du Christ que si l'on a auparavant considéré le mystère de Dieu en son unité et sa Trinité, en son action créatrice, puis le mystère de l'homme en sa nature, en sa destinée propre et en son état de pécheur. En effet, le mystère du Christ ne peut être étudié scientifiquement qu'en fonction de ces deux grands mystères : celui de Dieu et du Verbe, celui de l'homme et de l'homme pécheur – le mystère de la Rédemption est en fonction du mystère du péché. Le mystère du Christ n'est-il pas celui de l'alliance, de l'unité de Dieu et de l'homme, unis dans l'unique Personne de Celui qui est le Fils unique du Père et fils de Marie ? Ce mystère du Christ est également

se sert saint Thomas pour nous faire comprendre comment le Christ est, de fait, notre trésor : il se sert de l'exemple du cierge et de celui du livre ; voilà les deux instruments de travail les plus familiers et les plus essentiels dans sa vie de théologien. Ce ne sont pas des réalités de luxe, de surabondance, dont on peut facilement se passer ; c'est le nécessaire dans l'ordre pratique. Il nous suggère par là combien le Christ est pour lui «lumière» et «livre de vie». C'est le nécessaire tel que Dieu l'a voulu pour nous.

18. Prologue de la *Tertia Pars*.

le mystère de la Nouvelle Alliance dans le sang, c'est un mystère de satisfaction, de rédemption.

En tant que théologien soucieux d'une rigueur scientifique, respectant un ordre d'intelligibilité, frère Thomas traite du mystère du Christ en troisième lieu ; et il ne pouvait faire autrement, du moins s'il voulait que la « *doctrina sacra* » acquît un statut scientifique.

Mais il n'y a aucune opposition avec son *attitude pratique* de serviteur du Christ, à qui il a voué toute sa vie et spécialement toute son intelligence. Car frère Thomas sait – il nous le dit explicitement – que l'ordre de la doctrine n'est pas l'ordre génétique de notre pensée, ni l'ordre de l'épanouissement de notre vie. Ceci est déjà vrai dans l'ordre naturel, et c'est encore plus profondément vrai dans l'état surnaturel du « *viator* », de celui qui chemine. De même que frère Thomas ne se laisse pas séduire par l'ordre merveilleux de la théologie scientifique quand il s'agit pour lui de vivre intimement avec son Jésus crucifié, avec l'Eucharistie, de même, lorsqu'il s'agit de faire œuvre de Docteur, il est suffisamment puissant en son intelligence, pour ne pas se laisser prendre par les exigences pratiques vitales immédiates. Aussi distingue-t-il très nettement la sagesse théologique acquise de la sagesse infuse, don du Saint-Esprit. Entre ces deux sagesse, frère Thomas reconnaît qu'il y a un ordre. Et pour comprendre cet ordre, il ne faut jamais oublier ce que lui-même énonce comme le grand principe d'harmonie de notre vie humaine et

chrétienne¹⁹ : il vaut mieux connaître les réalités inférieures que les aimer, autrement notre cœur s'avilit ; par contre, aimer les réalités qui nous sont supérieures nous est plus profitable que les connaître seulement avec rigueur et exactitude, car l'amour, dans ce dernier cas, peut aller plus loin. On connaît mieux ce qui nous dépasse par une connaissance affective, qui nous connaturalise à cette réalité supérieure, que par une pure connaissance scientifique. L'expérience du don de sagesse nous unit plus intimement au mystère de Dieu et du Christ que la connaissance scientifique du théologien.

C'est pourquoi, si, pour le théologien faisant œuvre de savant, l'étude des mystères du Christ présuppose celle de Dieu et celle de l'homme, pour le fils de Dieu, mû par l'Esprit Saint, la foi vivante qui l'unit au mystère du Christ est *première*. C'est Jésus qui nous est donné par le Père pour nous conduire à lui, pour nous faire vivre de la vie intime de Dieu. C'est Jésus aussi qui nous apprend à connaître l'homme en sa vraie grandeur et nous permet de l'aimer.

Saint Thomas, comme tout saint, vit du Christ et, en lui, demeure en Dieu – auprès du Père – et aime les hommes, membres du Corps mystique ; mais à la différence d'autres saints qui vivent de cette intimité avec Jésus dans le secret de leur cœur, Thomas d'Aquin reçoit de Dieu la charge d'enseigner la *Doctrine sacrée*. Dans

• 19. Cf. *Somme théol.*, II-II, qu. 23, a. 6, ad 1^{um} ; I, qu. 108, a. 6, ad 3 ; qu. 27, a. 3 ; I, qu. 82, a. 3.

l'Eglise du Christ, il doit accomplir une mission de Docteur, exposer avec le plus de profondeur et de précision toutes les dimensions du mystère du Christ, de celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie, et il doit également réfuter les erreurs commises à l'égard de ce mystère.

On peut donc dire que si frère Thomas a pénétré aussi profondément dans le mystère de Dieu, c'est grâce à son amour si personnel et si intense du Christ-Sauveur. Pour lui, il a tout quitté. Il s'est fait «frère mendiant» pour le suivre, ayant compris qu'il n'y a qu'une seule porte pour pénétrer dans le Royaume de Vérité, le Christ crucifié. Si frère Thomas a pénétré aussi profondément dans le mystère de l'homme, c'est évidemment grâce à son travail et à sa lecture approfondie d'Aristote, mais c'est surtout par ce contact immédiat et divin avec Jésus. Le visage de Jésus enfant près de sa Mère lui a révélé Dieu dans sa totale simplicité; le visage du Christ adulte lui a montré la grandeur de l'homme: le plus beau des enfants des hommes révèle au théologien la vraie noblesse de l'homme. Le visage du Christ crucifié lui a montré la gravité du péché, sa monstruosité, et l'intensité de l'amour miséricordieux; le silence de l'Eucharistie lui a fait comprendre l'unité d'Amour du Christ et de ses membres, l'unité de l'Eglise.

Il nous faudrait maintenant évoquer rapidement les traits dominants de la christologie de saint Thomas, tels que la *Somme* nous les présente, pour mieux saisir la profondeur du regard du Docteur angélique contem-

plant celui qui est *son Maître*. Suivant l'exemple magistral de saint Jean l'Évangéliste, il nous montre avant tout la *Divinité du Christ*: comment nous devons comprendre le mystère du « Verbe fait chair », le mystère de la Lumière qui est venue habiter dans les ténèbres, le mystère du Fils unique du Père qui est devenu le « fils de l'homme ». Car le théologien ne doit pas se contenter de décrire les faits et gestes du Christ, montrant la beauté et la grandeur de ces faits et de ces gestes, montrant combien ils sont à la fois si profondément humains – Jésus qui guérit le paralytique, l'aveugle-né, Jésus qui pleure auprès de Lazare mort – et si profondément surhumains – Jésus qui transforme l'eau en vin à Cana, qui se choisit ses Apôtres, qui proclame les béatitudes, qui annonce sa mort, qui démasque la trahison de Judas... Décrire les faits et gestes de Jésus est certes nécessaire, mais le théologien doit aller plus loin. Car ce n'est pas sa foi qui, en quelque sorte, est au service de son intelligence, comme pour les œuvres d'art chrétien, mais c'est son intelligence qu'il met totalement au service de son regard de croyant. C'est du « dedans » qu'il veut regarder le mystère du Christ. C'est dans la lumière même de Dieu qu'il considère toutes les profondeurs du mystère du Sauveur. Car il sait que *sa foi* lui donne ce pouvoir de « fils de Dieu » de connaître les mystères de Dieu comme Dieu les connaît, certes dans l'obscurité, mais réellement cependant. Ce n'est plus à partir des œuvres créées, des faits et gestes du Créateur qu'il connaît Dieu, comme on connaît un artiste à partir de ses œuvres, mais à partir de la révélation de ses secrets,

en recevant son Don personnel, en devenant son fils capable de dialoguer avec son Père. Notre conversation de fils de Dieu est avec Dieu.

Si le Christ nous conduit au Père, le Père nous apprend à connaître son Fils dans la lumière divine. Regarder le mystère de Jésus de l'intérieur, dans la vision même du Père, c'est bien l'effort propre du théologien contemplatif, angélique, qui essaie de nous montrer par ce mystère l'amour infini du Père sauvant les hommes pécheurs. Le Père a «tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils». Il ne pouvait pas faire un Don plus grand.

Voilà le motif propre qui explique pourquoi Dieu a agi de cette manière. Il était libre. Il pouvait agir autrement. C'est par amour, et par amour surabondant, qu'il a voulu réaliser un tel mystère. Saint Thomas a saisi que le traité du Christ ne pouvait s'organiser que sous cette lumière, autrement on ne pourrait manifester pleinement ce qui caractérise ce grand mystère.

Dans son amour pour les hommes, le Père n'a pas hésité à envoyer son Fils auprès d'eux pour les sauver, et il n'a pas hésité à l'envoyer de la manière la plus efficace et la plus miséricordieuse : son Fils s'est fait chair, il est devenu homme, fils de l'homme. Il est devenu l'un de ceux auprès de qui il est envoyé. Le Verbe prend en charge notre nature humaine avec un tel réalisme et une telle profondeur que cette nature humaine lui appartient totalement. Le Fils unique du Père habite notre

nature d'une manière si radicale que cette nature subsiste en cette subsistance du Fils et, par le fait même, le Fils unique est présent en la nature humaine de Jésus d'une manière telle qu'il consacre totalement cette nature à Dieu. Jésus est «l'Oint» par excellence. Nous voyons donc comment, en son amour pour les hommes, Dieu a réalisé ce qu'il y avait de plus aimant et de plus miséricordieux, puisque l'amour veut l'unité entre les êtres qui s'aiment, et que la miséricorde veut élever le plus possible l'inférieur, le pauvre. Dieu s'est uni la nature humaine de la manière la plus intime et la plus radicale possible sans rien détruire de la structure propre de cette nature en tout ce qui lui est essentiel. Dieu a exalté cette nature en Jésus d'une manière rigoureusement infinie «Il ne peut être, et il ne peut être pensé, affirme saint Thomas, une union plus grande de la créature raisonnable à Dieu, que celle qui est «*in persona*», que celle qui se réalise dans la personne même de Dieu»²⁰.

Voilà le jugement du théologien sur ce mystère, exprimant comment le poids de l'Amour a été le plus loin qu'il pouvait aller ; il ne pouvait pas aller plus loin, ne pouvant pas réaliser d'union plus grande. On est bien en présence d'une union «*maxima*»²¹.

20. *Somme théol.*, III, qu. 2, a. 9 ; qu. 7, a. 12.

21. Il est facile de comprendre, alors, comment les erreurs condamnées par l'Eglise tendaient à diminuer la grandeur de ce mystère d'union. En premier lieu, l'erreur de ceux qui considéraient le Christ comme un homme parfait, que Dieu adopte comme «*fil*» d'une manière tout à fait privilégiée et éminente. Dans ce cas, il y aurait dans le Christ deux nais-

C'est encore l'exigence de l'Amour qui nous fait saisir pourquoi c'est le Verbe, et non une autre Personne divine qui assume notre nature humaine. Notre prédestination à la filiation peut alors connaître une modalité plus parfaite, car elle se réalise immédiatement sur le modèle unique de celle du Christ : le Fils éternel du Père. Enfin, l'exigence de l'Amour nous montre comment

sances, l'une humaine, l'autre divine ; partant de l'humain, on voudrait rejoindre le divin. Ce qu'il y a de propre et d'unique dans le mystère du Christ est alors, en réalité, rejeté. Car on ne peut plus dire que «le Verbe s'est fait chair».

L'autre erreur, inverse, consiste à ne plus regarder que le mystère du Verbe dans le Christ, la nature humaine, en présence du Verbe, étant comme toute absorbée. Le fini, en présence de l'Infini, n'a plus de raison d'être. Dans ce cas, il ne s'agit plus du mystère du Verbe incarné, mais d'une certaine manifestation du Verbe pour nous.

La vérité est plus grande que ces deux simplifications du mystère. Dieu peut, en raison même de la qualité infinie de son Etre, s'unir à la nature humaine de la manière la plus intime qui soit, lui communiquer sa propre subsistance sans, pour autant, la détruire. Car Dieu est Esprit. L'Esprit infini peut prendre possession d'une nature humaine de telle manière qu'il y habite et la fasse subsister en sa propre subsistance.

L'homme ainsi assumé par Dieu ne sera que plus homme. Il le sera d'une manière plénière. Ce sera vraiment l'homme le plus parfait qu'on puisse penser. Le rêve de Platon : l'homme idéal, se trouve réalisé de fait en Jésus, et bien au-delà. Car cet homme parfait demeure l'un de nous, capable de mener notre vie selon sa note concrète, vulnérable à la souffrance, capable de tristesse, capable même de fatigue, de douleur, capable de subir la mort, pour pouvoir accomplir sa mission de *Sauveur*. Le Verbe qui se fait chair est l'Agneau de Dieu qui vient porter les péchés du monde, qui accepte de prendre sur lui toutes les conséquences du péché. Aussi, celui qui est le plus parfait demeure caché aux yeux des hommes ; n'usant d'aucun de ses privilèges de Roi de l'univers, il veut vivre en serviteur de Dieu et des hommes.

le Verbe, en assumant notre nature, lui communique la plénitude de la grâce habituelle sanctifiante. «Le Christ – affirme saint Thomas, expliquant le texte de saint Jean : «nous l'avons vu plein de grâce et de vérité»²² –, a la plénitude de la grâce, parce qu'il la possède selon le mode le plus parfait selon lequel on peut la posséder. Il la possède avec une intensité plénière, ce qui se comprend en raison de la proximité de l'âme du Christ de la source de toute grâce : la Très Sainte Trinité. Plus celui qui est capable de recevoir est proche de la source jaillissante, plus abondamment il reçoit. L'âme du Christ, qui est conjointe à Dieu selon une proximité maxima – à cause du mystère de l'union hypostatique –, reçoit d'une manière maxima la grâce sanctifiante et les grâces charismatiques, à tel point que cette plénitude de grâce, si on la considère selon sa raison propre de grâce, est dite infinie ; elle n'est pas limitée comme grâce et possède tout ce qui appartient à la raison de grâce. Elle atteint même la mesure suprême de la grâce, c'est-à-dire une union à Dieu telle qu'on n'en peut penser de plus grande. «Le Père a mis en son Fils bien-aimé toutes ses complaisances.» Aussi cette plénitude de grâce sanctifiante peut-elle être à son tour, d'une certaine manière, source de toutes les grâces sanctifiantes communiquées aux hommes : «de sa plénitude de grâce nous avons tous reçu.» Cette grâce est celle de celui qui est tête de l'Eglise. C'est une grâce capitale.

22. Jn 1, 14.

Ici encore, dans un regard très divin, saint Thomas nous montre comment le Verbe incarné récapitule toute l'Eglise : « Comme en Adam tous sont morts, dans le Christ tous sont vivifiés »²³.

Sa grâce contient éminemment celle de tous les saints. Ceux-ci ne font que rayonner et développer ce qui est infiniment plus intense et plus pur dans le Christ. Dans l'ordre de la grâce sanctifiante, il n'existe pas de distance entre le Christ-tête et ses membres. Ceux-ci lui demeurent conjoints comme à leur source vitale. Le Christ agit sur eux et leur communique sa vie de Fils.

Cette plénitude de grâce sanctifiante épanouit en l'âme de Jésus une vision béatifique plénière. Dès le premier moment de sa conception, l'âme de Jésus vit dans un face-à-face lumineux. Elle connaît son Père, l'Esprit Saint, dans la lumière même du Verbe : sa propre subsistence. Dans sa vision béatifique, Jésus voit tout ce que Dieu a créé dans la lumière de Dieu. Dans cette lumière il voit sa propre nature humaine, sa Mère, ses disciples. En ceux-ci, rien n'est opaque, sauf le péché actuel : la mauvaise volonté, la faute.

Cette plénitude de grâce épanouit aussi en l'âme de Jésus une science infuse, distincte de la vision béati-

23. 1 Co 15, 22.

fique, qui lui permet de connaître immédiatement tout l'univers et les hommes selon leurs causes propres. C'est la science du Roi de l'Univers auquel rien n'échappe. Jésus sonde les reins et les cœurs. Il sait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme. A la plénitude de cette science infuse, il faut rattacher le charisme de prophétie, qui est comme un mode spécial de cette science, permettant au Christ de communiquer aux autres celle-ci avec l'autorité de Dieu.

Enfin, Jésus, comme tous les hommes, ayant une intelligence qui, normalement, progresse à partir de l'expérience, possède également une science acquise. «L'Enfant Jésus, nous dit saint Luc, progressait en sagesse et en âge». Saint Thomas précise le caractère de cette science acquise. Elle actue et qualifie l'exercice humain de l'intelligence du Christ. Mais, à la différence des autres hommes qui acquièrent leurs sciences par leur propre expérience et par l'aide des autres hommes, leurs maîtres, le Christ n'a découvert sa science que par ses expériences propres. Jésus n'a été instruit par aucun homme, car le Christ est établi par Dieu non seulement Roi de l'Eglise, mais de tous les hommes. Tous reçoivent de lui, s'ils le veulent, la doctrine de vérité. C'est pourquoi il ne convenait pas à sa dignité d'être enseigné par un autre homme. En effet, être enseigné par l'expérience, à partir des créatures qui nous entourent, c'est être enseigné par Dieu ; les créatures, faites par Dieu, sont des signes de sa sagesse. Comme le dit l'Ecclésiastique : «Dieu a répandu sa sagesse sur toutes ses

œuvres»²⁴. Or, il est plus noble d'être enseigné par Dieu que par les hommes²⁵. Et, comme le souligne saint Thomas à la suite d'Origène, si Jésus interroge ce n'est pas pour s'instruire, mais, en interrogeant, il éclaire les autres.

Après avoir montré ces divers degrés de connaissance illuminant l'âme de Jésus, saint Thomas étudie le *pouvoir* du Christ. Dieu, ayant communiqué initialement à son image le *dominium* sur l'univers et sur lui-même, il est normal que, dans le Christ, image autrement plus parfaite que la première, se retrouve une nouvelle participation de la seigneurie de Dieu, de son pouvoir royal.

Dans sa nature divine, le Christ possède toute la puissance du Créateur : « Par le Verbe tout a été fait. » Le Christ, dans sa nature humaine, reçoit du Père un pouvoir unique. « Il m'a été donné tout pouvoir sur la terre comme au ciel »²⁶, affirme Jésus. Dans tout ce qui doit l'aider à accomplir son œuvre, il possède du Père le pouvoir de faire des miracles, de modifier le cours normal des réalités physiques. Il possède un pouvoir royal de législateur pour ordonner et gouverner le monde entier.

24. Sir 1, 10 (Vulgate).

25. III, qu. 12, a. 3, ad 2.

26. Mt 28, 18.

On voit combien, dans la pensée de saint Thomas, tout est structuré scientifiquement par la recherche des diverses causes propres de ce mystère du Verbe fait chair : sa cause finale, ce en vue de quoi se réalise cette union ; sa cause formelle (ce qu'est cette union) ; sa cause efficiente (le Verbe qui assume) ; sa cause matérielle (la nature humaine assumée). Et à propos de cette nature humaine assumée, saint Thomas regarde surtout la plénitude de connaissance que possède l'âme de Jésus ; vraiment en Jésus se trouvent *tous les trésors de la sagesse et de la science*. Saint Thomas, en théologien, a eu soin de nous montrer tous les degrés hiérarchisant ces diverses lumières venant de l'unique lumière, *lumen de lumine*. Jésus est « lumière de lumière », lumière en tant que Verbe, image resplendissante du Père, lumière en son âme humaine dans la plénitude de sa vision béatifique, lumière en sa science infuse, lumière jusque dans sa science acquise. Il est intéressant de noter que c'est par cette hiérarchie des lumières possédées par Jésus que saint Thomas a précisé la largeur et la longueur, la profondeur et la hauteur de l'âme de Jésus. Ceci est normal, puisque les degrés de vie d'un être ne peuvent se hiérarchiser que par les degrés de connaissance. La hiérarchie des anges se fait par leurs divers degrés de contemplation et non par l'intensité diverse de leur amour, car l'amour suppose la connaissance, et la qualité de la connaissance conditionne la qualité de l'amour. Ce n'est donc que par les degrés de connaissance qu'on peut vraiment, du point de vue strictement scientifique, hiérarchiser et scruter avec précision toutes les

richesses de ce trésor divin. Cette merveilleuse analyse des sciences du Christ nous montre le Docteur qui témoigne de la splendeur unique de Celui qu'il a choisi pour Maître.

Après avoir scruté le mystère de l'union hypostatique et précisé les diverses qualités qui en résultent, saint Thomas considère la *situation existentielle* unique du Christ. D'abord, cette situation considérée en elle-même : le Christ existe de l'existence de Dieu. C'est cette existence qui actualise sa nature humaine, et, puisque l'existence est dans la réalité ce qu'il y a de plus intime, on comprend combien Dieu est intime à l'âme du Christ. Mais s'il y a unité d'existence, il y a diversité d'opérations, car chacune des facultés du Christ garde sa spécificité propre. Puis saint Thomas considère la situation du Christ à l'égard du Père. Jésus a une situation unique à l'égard du Père : il lui est radicalement et volontairement soumis, il l'adore et le prie. Il est son prêtre ; il est son Fils unique. C'est vraiment sous cet aspect de Fils unique que le Père le prédestine, le regarde de la manière la plus propre. Relativement aux hommes, si Jésus est l'un d'eux, il est leur Dieu. Il réclame des hommes que ceux-ci l'adorent. Adorer le Père « en esprit et en vérité », c'est l'adorer en adorant Jésus. S'il est le Dieu des hommes, Jésus est leur médiateur auprès de Dieu. Toutes les demandes des hommes doivent passer par lui pour être efficaces : *Tout ce que vous demanderez en mon nom vous l'obtiendrez*. C'est lui qui réunit l'homme à Dieu, étant le « Pont ». C'est lui qui récapitule tout,

pour tout unir au Père. «Le Christ et l'Eglise, c'est *une unique personne mystique* dont la tête est le Christ, et le corps tous les justes ; chaque juste est comme un membre de cette tête»²⁷. La situation existentielle du Christ est donc celle de Fils unique du Père ayant assumé une nature semblable à la nôtre. Elle est la situation du «médiateur» par excellence, du prêtre unique.

III. Les faits et gestes du Verbe incarné : l'itinéraire du Verbe incarné

Ayant analysé avec précision le mystère du «Verbe fait chair», toujours sous la même lumière divine, ici sous la lumière du gouvernement de Dieu – c'est le sens de la sagesse du gouvernement divin qui éclaire toute cette étude – saint Thomas, théologien, montre ce que le Verbe incarné a accompli sur la terre. C'est le grand pèlerinage du Fils de Dieu fait homme, dont saint Thomas, en Docteur, nous présente les grandes étapes :

1. Le point de départ, c'est-à-dire *son entrée dans le monde* : conception en Marie, réalisée à l'Annonciation ; sa nativité à Bethléem ; sa circoncision (naissance légale pour Israël) ; son baptême (sa naissance à la vie

27. Cf. Col 1, 24. *Super ep. ad Col. lect.*, 1, n° 61.

apostolique). C'est la Très Sainte Trinité qui préside à ce baptême ; l'Ancien Testament, en la personne de Jean-Baptiste, proclame qu'il est bien l'Agneau de Dieu attendu. Voilà les divers commencements du *Verbe incarné*. Ce commencement secret en sa Mère, celui pour l'univers, celui pour le peuple d'Israël, celui pour son Eglise. Cette première étape, qui nous montre bien les points de départ du fils de Marie, du roi de l'humanité, du prophète d'Israël, du prêtre de l'Eglise, semble dominée par l'exercice fondamental et initial de la pauvreté et de l'humilité du Fils bien-aimé du Père. Jésus accepte d'être introduit progressivement dans la vie personnelle de Marie et dans les communautés, et d'y être reçu librement. Lui, qui est le Fils du Très-Haut, veut être accepté par Marie dans un « *fiat* » de foi et d'amour. Lui, qui est le Roi éternel, ayant tout pouvoir sur l'univers, se cache dans la succession temporelle et se soumet à cette succession — le mystère de Noël nous montre la manière dont l'univers reçoit son roi — ; lui qui est la Lumière, la vérité absolue, veut faire partie du peuple d'Israël en se soumettant à la loi positive de la circoncision ; lui qui est l'Oint de Dieu par excellence, le prêtre unique, accepte de recevoir le baptême de Jean-Baptiste. Parmi ces points de départ, le premier a une importance unique : Marie est la source de tous ces commencements, de toutes ces introductions. C'est elle qui est à l'origine de l'origine temporelle du Verbe incarné, comme le Père est à l'origine de l'origine éternelle du Verbe, lumière de lumière.

2. La période intermédiaire, *la croissance* : la manière dont il a voulu mener la vie commune de l'humanité dans la pauvreté cachée de Nazareth, la tentation au désert, sa vie apostolique de prédicateur – il enseigne publiquement les Juifs et non les Gentils, il est venu pour les brebis d'Israël en premier lieu – ; sa vie de thau-maturge ; sa Transfiguration.

Voilà les divers grands épanouissements, les développements de sa vie d'envoyé du Père et de fils de Marie. Il mène d'abord une vie cachée, la vie de famille auprès de Marie. Il adopte totalement les conditions de vie des hommes ; avant de les enseigner il se fait pleinement l'un d'eux, membre de la famille humaine, acceptant de porter leurs peines, leurs fatigues, vivant du labeur de ses mains. Sa croissance dans notre univers, c'est le mystère de la tentation au désert. Le Fils de Dieu, dans ce monde, est dans un désert où il faut lutter pour rester fidèle. Jésus accepte pleinement la condition actuelle de l'homme, de celui qui doit lutter contre Satan. Il mène sa vie d'Apôtre exerçant la miséricorde spirituelle, en prêchant, et la miséricorde temporelle, en guérissant. Et cette vie apostolique ne le fait pas quitter sa vie de Fils du Père. Il demeure le contemplatif par excellence. Le Thabor est là pour l'attester. Par le Thabor, la valeur catholique, universelle, de sa vie apostolique nous est manifestée.

3. Le terme de la vie terrestre, *le départ* du Christ : le mystère de la Passion. Le Christ termine sa vie

d'homme, de fils de Marie, dans la souffrance. Ce roi de l'univers quitte notre univers par sa mort ; ce prophète quitte son peuple par la mise au sépulcre ; ce prêtre descend aux enfers pour délivrer les âmes des justes. Nous sommes ici en présence de son œuvre ultime d'Apôtre-Rédempteur. C'est son œuvre propre. Il y aura d'autres prédicateurs, d'autres thaumaturges, d'autres contemplatifs. Il n'y a que *lui qui soit le Rédempteur de la race humaine*. Voilà l'œuvre du Médiateur, du prêtre.

4. *L'exaltation du Christ*, c'est le début de sa vie céleste :

- a) Le mystère de la Résurrection et de la Gloire. Voilà la naissance nouvelle du Christ dans la Gloire. La Croix n'est pas un terme absolu, elle est un passage qui conduit à la Gloire.
- b) Le mystère de l'Ascension ; ce mystère nous montre comment cette vie nouvelle n'est plus de ce monde.
- c) Le mystère de la Session à la droite du Père ; ce mystère montre comment il est le Messie d'Israël : c'est un fils de David qui est à la droite du Père.
- d) Son pouvoir judiciaire royal ; ce mystère montre son pouvoir universel sur toute l'Eglise, sur tout ce qui est.

Toute cette seconde partie est commandée, dans la vue de sagesse de saint Thomas, par les mystères de la Croix et de la Résurrection. Par la Croix nous est manifesté d'une manière ultime, en exercice, tout l'Amour de Dieu pour les hommes. Il n'y a pas de plus grande marque d'Amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Le Père donna son Fils aux hommes, et le Fils n'a pas trahi cet amour. Il se donne comme témoignage suprême d'amour. Par la Gloire nous est manifestée la victoire de la toute-puissance de l'Amour de Dieu sur Satan, le tentateur, sur le péché et sa conséquence : la mort. Regardons rapidement ces deux grands mystères tels que frère Thomas nous les présente, essayons de saisir l'intention profonde de ce témoin du Christ crucifié et glorifié.

a) Le mystère du Christ crucifié

Tout être agit en vue d'une fin. Son opération nous manifeste donc ses intentions les plus intimes : sa fin, son amour très caché. Or l'opération propre du Christ c'est le mystère de notre Rédemption, réalisé dans sa crucifixion sanglante. Il est venu pour cela, pour être le Sauveur de son peuple et de tous les hommes. Le mystère de la Croix est son *heure*. C'est pourquoi la crucifixion de Jésus peut seule nous faire pénétrer dans certains abîmes de son cœur, de son amour. Aussi saint Thomas, en théologien, est-il très particulièrement attentif à saisir toutes les richesses de ce mystère.

Il faut d'abord bien comprendre que c'est un mystère d'amour surabondant, « gratuit » dans sa surabondance même ; Dieu n'est pas obligé de sauver l'enfant prodigue, de le réintroduire dans la maison paternelle. Même, ayant décidé de le réhabiliter, il aurait pu employer d'autres moyens. S'il a voulu se servir du mystère du Christ crucifié pour le racheter, c'est qu'il voulait révéler à l'homme combien il l'aimait. Dieu ne pouvait pas employer de moyen plus significatif. Certes, Jésus avait déjà dit dans son enseignement combien le Père nous aimait, combien c'était toujours lui qui nous aimait le premier, combien le bon Pasteur connaissait ses brebis et avait pour celles-ci une sollicitude toute paternelle... Mais ce n'était pas suffisant de le dire, il fallait que ce fût inscrit, non plus comme le décalogue, par le doigt de Dieu sur la pierre, mais sur la chair du Christ, sur son cœur, sur ce roc sanglant. La mort seule est un signe irrévocable.

Par la crucifixion du Christ, non seulement Dieu nous manifeste son Amour excessif, mais il nous provoque à l'aimer. Il nous appelle. Rien ne provoque autant notre amour que de voir quelqu'un qui, par amour, nous fait le don de sa vie.

L'Amour, et l'amour excessif de Dieu, est bien le motif principal de ce mystère de la crucifixion terminant la vie terrestre du Christ. Dans la lumière de la sagesse divine ce motif prime tous les autres sans les supprimer ; aussi saint Thomas, en théologien, après avoir

souligné l'urgence tout à fait unique de ce motif, note-t-il les autres raisons de convenance : Jésus doit être *notre modèle* dans l'exercice des vertus, spécialement de l'obéissance et de l'humilité. Il est vraiment notre Maître. Jésus doit être non seulement celui qui nous rachète, mais celui qui mérite pour nous la grâce et la gloire. Il est vraiment *notre Père*. Jésus doit nous aider à ne plus pécher, en nous révélant la gravité du péché. Il est *notre éducateur*. Jésus nous réhabilite dans notre dignité d'image de Dieu. C'est l'homme qui, en lui, est victorieux de Satan et de la mort. Il est vraiment *notre frère aîné*.

Puisque la mort a été choisie par Dieu, en sa sagesse, comme le signe le plus manifeste de son Amour pour nous, il était normal que la mort du Christ crucifié connaisse comme une plénitude pour réaliser plus adéquatement son but : manifester la surabondance d'Amour du Père pour nous et celle de Jésus pour nous. Or, précisément, c'est la mort douloureuse qui est la mort la plus manifeste, la plus visible.

Le Christ crucifié connaît, de fait, une plénitude de souffrance. A la Croix Jésus a souffert *de tous*, des Gentils et des Juifs, des hommes et des femmes, des princes, de leurs ministres, de la populace, de ses familiers et de ses amis.

A la Croix Jésus a souffert en tout ce qui, en lui, était capable de souffrir : en ses amis, qui le trahissent, le renient, l'abandonnent ; en sa renommée, en sa gloire,

en son honneur, par les injures et les mépris ; en tout ce qui était à lui : en son âme, par la tristesse, la crainte, le dégoût ; en son corps, par la flagellation, le portement de la Croix, la crucifixion. Rien de son corps n'est demeuré intact, pas un de ses sens n'a été épargné, pas même sa vue. Du haut de la Croix il a vu pleurer sa mère et le disciple qu'il aimait. Tous les brisements qu'un homme peut subir en lui-même, Jésus agonisant et crucifié les a vécus : mort de l'âme dans l'agonie par la tristesse ; mort de l'âme par la trahison de l'amitié ; mort à sa vie d'homme comme citoyen ; mort à sa vie de fils de Marie ; mort en sa vie physique ; mort du cadavre par le coup de lance.

Tous ces brisements douloureux connaissent en l'âme de Jésus une *intensité unique*. Parmi les souffrances et les tristesses de la vie présente, les souffrances et les tristesses du Crucifié sont les plus fortes et les plus profondes. On sait, en effet, note saint Thomas, que la cause de la douleur sensible est la lésion corporelle. Or celle-ci dans le Christ crucifié connaît une âpreté excessive. C'est tout son Corps qui est brisé. La mort du Crucifié est la mort la plus terrible, car le crucifié demeure suspendu par ses propres blessures. Son corps se faisant de plus en plus lourd, au fur et à mesure qu'il s'affaiblit, provoque un continuel accroissement de souffrance. Rien n'est plus douloureux que la durée dans la douleur. Mourir lentement d'une blessure qui ne cesse d'augmenter est la mort la plus douloureuse qui puisse être.

Mais toutes ces douleurs physiques n'étaient que peu de chose comparativement à la douleur intérieure de l'âme : cette douleur était avant tout le poids de tous les péchés de l'humanité dont il prenait la responsabilité en voulant satisfaire pour les pécheurs. Parmi ces péchés, les péchés d'Israël et ceux de ses disciples étaient très spécialement lourds à porter. Le mystère douloureux de l'Agonie, avec la sueur de sang et d'eau, nous manifeste le caractère intolérable de ce poids. La douleur de la contrition des plus grands saints n'est rien en comparaison de cette tristesse qui envahit l'âme agonisante de Jésus. A cause de son infinie sagesse et de son infinie charité le poids des péchés devient comme infini, et, en raison de la simultanéité de tous les péchés de l'humanité qu'il accepte de prendre sur lui, c'est bien l'iniquité du monde qui accable l'Agneau de Dieu. Ce poids possède comme une opacité, une épaisseur infinie. Un seul péché est déjà si lourd pour une âme aimante et lucide dans son amour ! Quand on aime quelqu'un, comme il est lourd de porter la moindre blessure, la moindre offense qu'on a pu faire ! Le Fils bien-aimé du Père accepte de se considérer comme le responsable de toute la masse d'iniquités du monde, même de la trahison de Judas.

Ajoutons que, parmi ces douleurs intérieures qui accablent l'âme de Jésus agonisant, il y a aussi la perte de sa vie corporelle qui lui apparaît imminente. Une telle perte est naturellement horrible pour la nature humaine. Or ici, cette perte prend dans l'âme de Jésus une hor-

reur d'une tonalité unique. Car la vie corporelle du Christ était d'une telle dignité à cause de l'union avec le Verbe, que sa perte était plus douloureuse que celle de la vie d'un autre homme. Le Philosophe déclare en effet : «le vertueux, plus il sait sa vie meilleure, plus il l'aime ; toutefois, il est capable de l'exposer pour le bien même de la vertu». Le Christ aime donc sa vie infiniment plus que n'importe quel autre homme, si vertueux qu'il puisse être, et cependant il l'*expose* à cause du bien de la charité.

On peut pénétrer plus profondément encore dans cette analyse théologique de l'intensité des souffrances du Crucifié en considérant que l'intensité de la douleur dépend surtout de la capacité du patient à percevoir sa douleur. Or, précisément, le Christ était l'homme le plus vulnérable, le plus sensible qui pût exister. Son Corps formé miraculeusement par l'opération du Saint-Esprit en Marie, fut plus parfait qu'aucun autre corps. Tout ce qui est réalisé immédiatement par la toute-puissance de Dieu, ainsi le second vin à Cana, est toujours plus parfait que ce que la nature opère. C'est pourquoi, en Jésus, le sens du toucher fut *sensible au maximum*, capable de percevoir d'une manière unique. Quant à son âme, selon ses facultés intérieures, elle était capable d'appréhender toutes les causes de ses tristesses. Jésus agonisant et crucifié souffre donc avec une intensité maximum étant donné sa capacité maxima de percevoir ses douleurs.

Enfin, l'intensité des douleurs du Christ souffrant doit être jugée en fonction de la pureté de ses douleurs et de ses tristesses. Ceci est l'aspect le plus qualitatif de cette intensité. En nous, en effet, nos tristesses aussi bien que nos douleurs sont diminuées par l'activité de notre raison, précisément en tant qu'existe une certaine influence des forces supérieures sur les forces inférieures, ce qui permet, du reste, le phénomène de « distraction » au sens fort. On pense à autre chose, on s'évade pour échapper à l'envahissement sourd et tenace de la tristesse ou de la douleur. Pour le Christ agonisant et crucifié, un tel phénomène de « distraction » n'existe pas. Il veut vivre dans l'amour ce poids terrassant des tristesses de l'Agonie. Il veut vivre dans l'amour la violence des douleurs de la flagellation, du couronnement d'épines, de la crucifixion, puisque tel est le bon plaisir du Père et tel le moyen de nous libérer du péché. Saint Thomas souligne cette conséquence du mystère de l'union hypostatique à l'égard de ce mystère de souffrance : « Dieu permit que chaque partie de son corps souffrît comme si elle était seule à souffrir. » La souffrance physique violente, en effet, alourdit ordinairement notre corps, le déspiritualise même, pourrait-on dire ; notre corps blessé devient comme plus opaque. Une blessure est toujours quelque chose de très lourd à porter et de très peu lumineux. Cette opacité endort notre conscience et, dans la mesure même, diminue notre souffrance. Dans le Christ agonisant et crucifié, le mal n'a pas diminué l'acuité extrême des perceptions sensibles et spirituelles. Il souffre dans une pureté unique,

une pureté d'attention et une pureté de libre amour. Car aucune des tristesses et des souffrances qu'il vit en ces mystères douloureux n'a pour lui valeur de peine, tout est accepté par pur amour surabondant. Le caractère pénal de la souffrance, au contraire, limite toujours sa pureté.

Nous voyons donc comment, grâce à la limpidité absolue de l'être du Christ, tout ce qui, en sa nature humaine, était capable de tristesse et de douleur, a été comme divinement broyé. « *Attendite et videte si est dolor, sicut dolor meus*. O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur »²⁸.

Dans le Christ crucifié il y a un abîme infini de douleurs. Le Christ crucifié n'est-il pas « l'homme de douleur » ? Il est donc la douleur vécue en toute son intensité et en toute sa pureté, non seulement parce que rien de ce qui pouvait être immolé en sa nature humaine n'est demeuré intact et n'a échappé à la mort, mais surtout parce que ses douleurs ont été vécues avec une conscience très lucide et un amour infini. Toutes ses souffrances ont été choisies comme le signe privilégié manifestant tout son Amour pour le Père et proclamant les droits souverains de l'Amour du Père à son égard. Elles ont été choisies comme signe et instrument très efficace de son Amour surabondant et miséricordieux

28. Lam. 1, 19.

pour les hommes. C'est un unique et même signe qui proclame l'amour du Cœur de Jésus pour son Père et son amour miséricordieux pour les hommes. Ce signe unique nous révèle que, au-delà de la diversité si grande des exercices de ces deux amours, l'unité profonde, radicale, demeure. Il n'y a qu'une plénitude infinie d'amour dans le Cœur de Jésus. Jésus, dans l'ordre de la souffrance, ne pouvait pas aller plus loin. Il vécut un *abîme insondable* de tristesse en son âme. Il vécut un *abîme «insupportable»* de douleur de son corps. Aucun homme ne pourrait descendre si loin dans la douleur et la tristesse. Il faut être *l'Agneau de Dieu* pour porter l'iniquité du monde, pour porter la mort du monde.

Cet *Agneau de Dieu* est le *Verbe incarné*. Aussi, malgré cet abîme de souffrance, les sommets de l'âme de Jésus sont-ils toujours demeurés tout irradiés par la splendeur de la plénitude de sa vision béatifique. Durant l'Agonie de la Croix, une joie divine inaltérable demeurerait au plus intime de l'intelligence et de la volonté de Jésus.

Dans l'âme de Jésus agonisant et crucifié, il y avait donc les contrastes les plus violents et les plus intenses. Car il vivait à la fois comme le Fils bien-aimé du Père, qui contemplait sa Face en pleine lumière et demeurerait «auprès du Père», et comme l'*Agneau de Dieu*, le serviteur fidèle et doux, qui accomplissait son labeur de rachat de l'humanité, acceptait d'être l'Abandonné de Dieu et des hommes, un objet devant lequel on se voilait la

face. Au plus intime de l'âme de Jésus crucifié, c'est le reflet merveilleux et resplendissant de la simplicité de l'amour du Père ; extérieurement, il est celui qui n'a plus de visage humain, manifestant aux yeux de tous les ravages du péché. L'amour infini qu'il porte à son Père et à ses frères apparaît alors comme vain, car tout semble absorbé par l'échec, l'échec le plus violent et le plus tragique, effet propre des iniquités du monde.

Si ce maximum de souffrance vécu par le Christ crucifié nous manifeste toutes les exigences de l'Amour divin, précisons qu'il nous révèle aussi les qualités de l'ultime opération de la vie terrestre du Sauveur. C'est pourquoi, après avoir analysé comment le Christ crucifié avait enduré un maximum de souffrance, saint Thomas précise la manière dont le Christ crucifié nous sauve. Il nous sauve par «mode de mérite», en ce sens que, par sa Passion, le Christ nous donne un droit divin. Son sang nous donne droit au ciel comme à notre héritage familial. Comme il mérite pour nous la vie éternelle, il mérite pour lui-même la glorification de son Corps. Ceci est possible étant donné que la grâce habituelle du Christ est une grâce capitale. Tout ce que le Christ opère est son œuvre et l'œuvre de ses membres. Voilà bien le geste par excellence de la charité fraternelle : faire don à son ami non seulement de ce qui nous est le plus cher pour que ce don devienne son bien, mais lui faire ce don de telle manière que ce don lui appartienne comme si c'était lui-même qui l'avait acquis.

En réalité, l'amour fraternel du Crucifié ne se limite pas à la communication d'un magnifique résultat, mais à la communication d'un titre divin, d'un pouvoir divin, le pouvoir le plus extraordinaire qui soit, ce «pouvoir de fils» qui peut prétendre à l'héritage. Mais comme c'est à l'égard d'hommes pécheurs que Jésus réalise ce geste de charité fraternelle, ce geste, pour être efficace, exige que le Christ crucifié au nom de ces hommes pécheurs répare l'offense faite par leurs fautes à la Majesté souveraine de Dieu. Aussi le Christ crucifié sauve-t-il les hommes pécheurs en satisfaisant pour eux. En effet, l'Amour que Jésus témoigne au Père en lui obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la Croix, possède aux yeux de Dieu une valeur plus grande que ne l'exige la réparation de toutes les offenses du genre humain. Car l'intensité de son amour donne une valeur infinie à son offrande. Celle-ci est une satisfaction surabondante. Nous comprenons par là le caractère infiniment miséricordieux de sa charité fraternelle pour les hommes, puisqu'il répare à leur place l'offense qu'ils ont commise à l'égard de Dieu. Il prend vraiment sur lui leur responsabilité.

Cette satisfaction du Christ à l'égard de Dieu se réalise, de fait, dans un acte d'adoration, un véritable holocauste. La Croix est le sacrifice par excellence. Le propre du sacrifice d'adoration, en effet, est de rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû. Or, le Christ crucifié s'offre lui-même. Il est lui-même le prêtre et la victime. Cette offrande fut agréée par Dieu étant l'œuvre souveraine de l'amour. Réparer l'offense faite par le péché

à la Majesté souveraine de Dieu ne pouvait donc pas s'accomplir d'une manière plus plénière que par le sacrifice même de l'«*Agneau de Dieu*». L'holocauste de Jésus est donc bien l'œuvre de satisfaction la plus efficace qui puisse être. Aussi, par ce mystère de la Crucifixion, Jésus, bon Pasteur, exerçait-il de la manière la plus radicale et la plus efficace sa miséricorde à l'égard de ses brebis égarées, et Jésus, Agneau de Dieu, rendait-il de la manière la plus vraie et la plus spirituelle l'honneur dû à Dieu. Jésus ne pouvait pas s'engager plus profondément dans la charité fraternelle et dans son zèle pour glorifier son Père.

Voilà pourquoi on doit dire que le Christ crucifié est le *Rédempteur* des hommes, puisque, satisfaisant pour eux en s'offrant comme victime, il les délivrait de l'esclavage du péché et des peines qui sont la conséquence de la faute. Enfin, saint Thomas précise que ce geste rédempteur réalisé par le Christ crucifié sauve d'une manière efficace les hommes pécheurs en leur conférant la grâce. Jésus, par sa Passion, devient l'instrument efficace du salut. Il est facile, à partir de là, de déduire les effets principaux du mystère du Christ crucifié. Le Christ nous libère du péché et de la peine éternelle; il nous délivre du pouvoir du démon; il nous réconcilie avec Dieu; il nous ouvre la porte du ciel. Voilà les effets d'une miséricorde plénière qui s'empare de toutes les misères de l'homme pour le réhabiliter dans sa dignité de fils de Dieu.

Le mystère de la Passion s'achève par les mystères de la mort, du sépulcre, de la descente aux enfers. Si le corps est mis dans la terre et connaît le repos dernier, l'âme de Jésus descend aux enfers.

b) Le mystère du Christ ressuscité et glorifié

Si la Passion et la mort du Christ sont le terme de sa vie terrestre, la Résurrection est le point de départ de sa vie céleste. Il ne faut jamais séparer le mystère de la Croix de celui de la Résurrection. C'est un lien de nécessité qui les unit. Saint Thomas n'a pas oublié cette affirmation de Jésus aux disciples d'Emmaüs : *Il fallait que le Christ souffrît, et il fallait qu'il ressuscitât*. Cette nécessité doit se comprendre en fonction de la Justice divine. « Dieu exalte ceux qui, pour lui, se sont humiliés. Or, le Christ s'est humilié par amour et par obéissance jusqu'à la mort sur la Croix. Dieu devait donc l'exalter jusqu'à la glorieuse résurrection. » Jésus a vraiment mérité sa Résurrection.

A cette raison majeure, manifestant le lien de nécessité entre la Croix et la Résurrection, saint Thomas en ajoute d'autres. Celles-ci proviennent directement de la sagesse divine et soulignent l'importance de ce mystère de la Résurrection dans notre vie chrétienne. Pour notre foi, il était nécessaire que Jésus ressuscitât, car elle est confirmée par ce mystère. Saint Paul le dit expressément : *Si le Christ n'était pas ressuscité, notre foi serait vaine*.

Pour notre espérance, il était nécessaire que Jésus ressuscitât : considérant le Christ ressuscité, lui qui est notre tête, nous espérons un jour ressusciter.

Pour le sens intime de notre vie chrétienne, cette résurrection était nécessaire, puisque cette vie nous associe à la mort de Jésus et à sa résurrection. Enfin, même nécessité pour l'achèvement de notre salut et l'efficacité des secours promis.

Le regard du théologien ne s'arrête pas là, car le Christ ressuscité demeure celui qui nous aime. Il nous faut tâcher de connaître ce qu'il est. Le Christ ressuscité possède de nouveau son corps, son véritable corps, celui qui a connu l'état d'holocauste de la Croix. Mais ce corps flagellé, défiguré, crucifié, est maintenant glorifié ; il est spiritualisé, totalement soumis à l'esprit et entièrement docile à l'âme glorieuse de Jésus ; aussi doit-on dire que le corps glorieux du Christ ressuscite intègre, incorruptible, agile et resplendissant de clarté. Ce corps ne connaît plus les limitations de l'espace et du temps de notre univers. Notons seulement ici le caractère de la beauté du corps glorieux du Christ : la clarté de ce corps glorieux provient de la plénitude de l'amour divin qui habite l'âme de Jésus ; cette plénitude d'amour rejaillit sur tout son corps et, comme de l'intérieur, l'illumine divinement et lui communique sa splendeur d'amour lumineux. En raison de cette clarté divine, le Christ glorifié peut, comme il le veut, rendre son corps visible ou invisible à nos yeux, se manifester dans sa

gloire ou se cacher. Car cette clarté est d'une qualité, d'une « dimension » qui échappe à notre univers, et qui n'est plus proportionnée à nos sens externes.

Ce corps resplendissant de lumière ressuscite avec les marques de la Passion, avec les blessures de sa crucifixion. Ces blessures ne sont plus douloureuses ; elles demeurent toutes transfigurées, comme des « trophées » de gloire, proclamant la victoire de l'amour du Cœur de Jésus sur le péché. Elles doivent confirmer les cœurs des fidèles, leur rappelant jusqu'où Jésus les a aimés. Elles sont des motifs efficaces d'intercession auprès du Père ; le Cœur blessé de Jésus est une éternelle prière, un éternel appel auprès de Dieu pour les hommes. Auprès des hommes, ce Cœur blessé glorieux est la marque irrécusable de son Amour victorieux.

Après avoir traité de la manifestation de ce mystère aux anges, aux saintes femmes, aux Apôtres, saint Thomas traite de la causalité de la Résurrection du Christ auprès des corps et des âmes. C'est le mystère du Christ glorifié, comme instrument conjoint de notre résurrection, qui est alors envisagé ; le caractère d'exemplarité du Christ ressuscité est mis en pleine lumière.

Les mystères de l'Ascension, de la Session à la droite du Père et du pouvoir judiciaire du Christ, terminent ce traité du Christ en nous manifestant la victoire ultime de son Amour.

Le Fils de l'homme, comme dit le prophète Daniel, parvint jusqu'à l'Ancien des jours et il lui donna la puissance, l'honneur et la royauté. Par là, note saint Thomas, on donne à entendre que l'autorité requise pour juger réside dans le Père de qui le Fils a reçu le pouvoir de juger²⁹.

Saint Jean nous l'affirme nettement : *Le Père lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme*³⁰. C'est en vertu de sa grâce capitale qu'il a reçu ce pouvoir. «Ce pouvoir judiciaire, précise saint Thomas, relève de la dignité royale. Or, bien qu'établi roi par Dieu, le Christ n'a pas voulu toutefois, pendant qu'il vivait sur la terre, administrer temporellement un royaume terrestre...»³¹. Mais cette royauté, il l'exerce parfaitement dans sa gloire. «Le pouvoir judiciaire du Christ s'étend non seulement aux anges, mais encore au gouvernement de toutes les créatures. D'après saint Augustin, les êtres inférieurs sont régis par Dieu selon un certain ordre, au moyen des créatures supérieures. L'âme du Christ, qui est au-dessus de toute créature, régit donc toutes choses»³².

Cette analyse doctrinale du mystère du Christ est bien une analyse théologique se réalisant sous la lumière de Dieu : le Christ est avant tout présenté comme le

29. III, qu. 59, a. 1, ad 2.

30. Jn 5, 27.

31. III, qu. 59, a. 4, ad 1.

32. III, qu. 59, a. 6, ad 3.

Fils unique du Père, le Verbe incarné, le Verbe qui assume notre nature humaine en sa propre subsistance. Cette analyse doctrinale s'organise scientifiquement au terme de la recherche des quatre causes, tant lorsqu'il s'agit d'étudier le mystère de l'union hypostatique considérée en elle-même, que lorsqu'il s'agit d'étudier les « faits » et les « gestes » du Verbe incarné. Mais ceci est commun à toutes les autres parties de la *Somme*. Ce qui est propre à ce traité, c'est qu'il est commandé par les exigences de la cause finale et de la cause exemplaire. Tout est organisé en fonction de la communication surabondante de l'amour divin. Aussi tous les jugements théologiques manifestent-ils le caractère unique et la valeur « maxima » de ce mystère : cette union qui existe entre la nature divine et la nature humaine est l'union la plus grande qui puisse être ; la plénitude de grâce de l'âme de Jésus est la plus grande qui puisse être ; de même, sa vision béatifique, sa science infuse, sa science acquise, son pouvoir... ; de même, les souffrances de la Passion ; de même, l'exaltation de sa nature humaine glorifiée. Ce « *maxime tale* », souligné à l'égard des qualités de l'âme de Jésus, à l'égard de l'exercice propre de sa vie de Sauveur, à l'égard de son état glorieux, nous manifeste bien que Dieu, en son Christ, a réalisé son chef-d'œuvre, et donc qu'en lui la communication de l'Amour a atteint sa plénitude. Le Père a mis toutes ses complaisances en son Fils.

Ces divers «*maxime tale*» nous montrent :

1. la qualité unique du Christ comme Fils du Père. Il est prédestiné à être le Fils unique du Père : en lui il n'y a qu'une seule filiation, la filiation éternelle, tandis que nous sommes tous prédestinés à être fils adoptifs ;
2. la qualité unique du Christ, en son âme, comme tête du Corps mystique, en raison de la plénitude de sa grâce sanctifiante ;
3. qu'en tant que tête, il est bien la Lumière du monde car il possède en plénitude cette grâce de lumière ;
4. qu'en tant que tête, il est l'Agneau de Dieu, le Bon Pasteur, car il exerce en plénitude la miséricorde. Il a connu un maximum de souffrance ;
5. qu'en tant que tête, il est le Roi de Gloire. Il connaît un maximum d'exaltation et il exerce un pouvoir judiciaire royal, reçu du Père.

Il est facile d'expliciter, à partir de cette analyse doctrinale si fortement structurée, les grandes fonctions du Christ, tête de l'Eglise : prophète de Lumière, prêtre et victime de l'Amour miséricordieux, roi de Justice et de Paix. Ces trois fonctions sont comme les grandes propriétés de sa plénitude de grâce et s'enracinent dans la qualité de Fils unique du Père³³.

33. Il est facile d'expliciter aussi l'ordre que saint Thomas établit entre ces fonctions : la fonction prophétique qualifie en premier lieu l'âme de

Conclusion

Cette doctrine si objective et lumineuse sur le Christ, qui cherche à scruter toute la profondeur divine de ce mystère, est valable pour tous les chrétiens, en raison même de son objectivité. Le Docteur doit nous montrer le mystère de Dieu dans sa grandeur objective, tel que par sa foi il y adhère ; il n'a pas, d'une manière tout à fait précise, à nous communiquer explicitement ce que lui-même expérimente de ce mystère, mais ce que ce mystère est en lui-même. Voilà le caractère si universel, si catholique, du témoignage doctrinal de Thomas d'Aquin, dont Albert le Grand, son Maître, avait si bien saisi la puissance : « Il a été la fleur et la gloire du monde », déclarait-il, en apprenant sa mort. Mais ne croyons pas que cette objectivité soit de la froideur, de l'abstraction rationnelle et géométrique. Saint Thomas vit du Christ. Le Verbe Incarné dont il parle, c'est son Jésus né de Marie, qui a souffert, est ressuscité des morts ; c'est son Jésus qu'il connaît et qu'il aime d'une manière très personnelle, très intime.

Jésus ; la fonction sacerdotale, considérée dans son exercice, qualifie l'opération propre du Christ ; la fonction royale qualifie son état de gloire. Donc, du point de vue de la causalité formelle, la fonction prophétique semble être première, du point de vue final, la fonction sacerdotale semble être première, du point de vue causalité efficiente, la fonction royale semble être la première.

Nous connaissons ce fait rapporté par G. de Tocco : saint Thomas en prière devant son crucifix durant la nuit ; un frère qui l'observait avec curiosité entendit soudain cette voix venant du crucifix : « Tu as bien écrit de moi, Thomas, quelle récompense recevras-tu de moi pour ton travail ? » Et Thomas de répondre : « Seigneur, rien d'autre que vous. » Thomas n'hésite pas ; ce n'est pas une doctrine plus lumineuse, plus exacte, plus belle, plus approfondie qu'il demande. Son cœur est resté pris dans son labeur de théologien, il ne veut que Jésus. C'est lui seul qu'il veut posséder. Car lui est *tout* pour lui, il est son trésor.

Pour mieux saisir combien saint Thomas, en nous parlant en théologien du Christ, vit personnellement profondément de lui, il nous suffit de considérer la manière dont il analyse la prédilection du Christ pour Jean. Les motifs qu'il énumère à propos de cette prédilection sont, nous l'avons vu, extrêmement évocateurs. Ils sont sans doute la meilleure manière pour nous de comprendre pourquoi le Christ aime tellement Frère Thomas d'Aquin. Rappelons-les brièvement ³⁴.

Jésus aime Jean d'une manière spéciale :

1. A cause de la perspicacité de son intelligence. Le maître aime davantage les disciples intelligents : *Acceptus est regi minister intelligens*³⁵. Saint Thomas,

34. Cf. *Super Ioannem lect.*, 21, n° 2639 ; voir aussi *ibid.*, 13, n° 1804.

35. Prov 14, 35.

maître, sait d'expérience ce que représente cette dilection, cette prédilection. Dans le fond de son cœur, n'a-t-il pas toujours désiré être pour Jésus ce disciple intelligent ?

2. A cause de la pureté du cœur (fruit du don d'intelligence). Jean est le disciple vierge que Jésus aime jalousement. Frère Thomas possède, lui aussi, cette grande pureté de cœur. C'est peut-être même ce qu'il y a de plus caractéristique dans sa sainteté. Il est aussi le disciple vierge que Jésus aime jalousement.
3. A cause de l'âge plus tendre de Jean, comparative-ment aux autres disciples. Il est le benjamin des Apôtres. Or, pour les enfants, pour les derniers et pour les pauvres, note saint Thomas, nous donnons des signes de familiarité. On les aime plus – les benjamins sont toujours gâtés – car ils sont plus petits ; on leur confie plus de secrets. *Puer Israël, et dilexi eum*³⁶. Frère Thomas s'est donné tout jeune au Seigneur et, en face de Jésus, son Maître, il est toujours resté un enfant, quelqu'un qui ne savait pas et qui avait tout à apprendre. C'est pourquoi Jésus l'a aimé et lui a confié ses secrets. A la suite de Jean, Frère Thomas a pu témoigner du mystère du Christ, du « Verbe Incarné », Fils du Père, Lumière du Monde, Agneau de Dieu, Roi toujours vivant auprès du Père.

36. Os 11, 1.

On sait comment, vers la fin de sa vie, Frère Thomas cessa subitement d'écrire, affirmant à Frère Réginald qu'«il ne pouvait plus le faire». Celui-ci, inquiet, voulant en savoir la raison, ne cesse de l'interroger. Frère Thomas accepte de lui révéler son secret, s'il lui promet de ne point parler : «Tout ce que j'ai écrit, affirme-t-il alors, me semble de la paille, en comparaison de tout ce que j'ai vu et qui m'a été révélé»³⁷.

Le témoignage suprême du Docteur, serviteur de la vérité, est de reconnaître en toute loyauté que tout ce qu'il a dit n'est rien auprès de l'Unique Vérité. La parole du premier témoin demeure toujours, elle exprime parfaitement l'esprit même du véritable témoin du Christ : «Il faut qu'il croisse et que je diminue». Jean-Baptiste a été décapité, frère Thomas a accepté, en pleine force de l'âge, de mourir comme Docteur. Il a offert à Jésus la perspicacité de son intelligence pour lui laisser toute la place.

37. Cf. 18^e témoin, Seigneur Barthélemy de Capoue, in *Saint Thomas d'Aquin, sa vie*, pp. 287-288.

Table des matières

Préface à la seconde édition : le saint, le serviteur	5
I. Saint Thomas témoin par sa vie vouée à la vérité	20
II. Saint Thomas témoin par sa doctrine ...	27
III. Les faits et gestes du Verbe Incarné : l'itinéraire du Verbe Incarné	46
Conclusion	68

Achevé d'imprimer en mars 1992
sur les presses de l'Imprimerie Saint-Paul
55000 Bar le Duc, France
Dépôt légal : mars 1992
N° 2-92-0179



Tout chrétien, à la suite de Jésus, doit rendre témoignage à la vérité. Ce témoignage se réalise de façon très diverse selon les vocations particulières. Certains reçoivent la vocation d'être témoins par leur travail apostolique, leur prédication, leur enseignement. Parmi eux, Thomas d'Aquin tient une place de choix. Toute sa vie a été consacrée d'une manière extraordinairement assidue à cette recherche de la vérité.

En des pages d'une grande densité, le Père M.-D. Philippe nous en trace un portrait émaillé de faits de vie. Il nous présente les grands axes de son œuvre intellectuelle, en dégage l'ordre et la méthode, et la relie à la vie théologale du dominicain.

Thomas d'Aquin, un homme d'actualité, aussi bien par son approche du mystère de Jésus que par son enseignement. Un homme unifié.

Le Père M.-D. Philippe nous offre ici une synthèse magistrale en même temps qu'une lumineuse initiation à sa pensée.

Le Père Marie-Dominique PHILIPPE, dominicain, est sans doute l'une des grandes figures spirituelles de notre temps. Longtemps professeur de philosophie à l'université de Fribourg (Suisse), il consacre maintenant une grande partie de sa vie apostolique à la prédication auprès d'un public très divers. Il continue également d'enseigner la philosophie et la théologie à la communauté Saint-Jean, nouvelle congrégation religieuse dont il est le fondateur et le prieur général.

